REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

TRENTE-DEUX ANS A TRAVERS L'ISLAM (1832-1864), par Léon ROCHES, ministre plénipotentiaire en retraite, ancien secrétaire intime de l'émir Abd-el-Kader, ancien interprète en chef de l'armée d'Afrique. — Tome II. — Paris. Firmin-Didot et Cie.

Voici paraître, impatiemment attendu, le tome second du remarquable ouvrage de M. Léon Roches, dont j'ai analysé en son temps le premier volume. L'intérêt immense qu'il excita, lors de son apparition, ne fera que s'accroître avec le récit de la mission de l'auteur à la Mecque et de son séjour auprès du maréchal Bugeaud.

On est charmé par l'accent profond de vérité qui est un des caractères distinctifs de ce livre. M. Léon Roches n'a point écrit pour le vain plaisir d'acquérir un peu de gloire. Il n'a pas davantage sacrifié à l'attrait de donner au public un ouvrage d'histoire plus intéressant qu'un roman. L'unique but qu'il a poursuivi, comme il le dit lui-même (p. 59), c'est d'être utile à son pays.

Lorsque M. Roches eut quitté l'émir, une série de circonstances pénibles, qu'il a racontées à la fin de son premier volume, lui inspirèrent le désir de quitter l'Algérie. On lui confia la mission d'aller chercher à Kairouan, la ville sainte de la Tunisie, auprès des chefs religieux, un *fetwa*, c'est-à-dire une décision d'après laquelle les Arabes pouvaient, ayant perdu tout espoir de chasser les Français, accepter la domination de ceux-ci, à la condition que leur foi religieuse fût respectée. Cette tâche remplie avec succès, il crut utile d'aller demander au grand shériff de la Mecque la confirmation de cette décision. C'est ce voyage qu'il accomplit au péril de sa vie, et qu'il raconte. Son récit contient les détails les plus intéressants sur ce pèlerinage, sur Médine, où un ou deux chrétiens seulement avaient pénétré avant lui, et sur la Mecque.

Au retour de cette aventureuse expédition, à son passage à Rome, une révolution profonde s'opéra dans sa conscience. Comme une flèche de lumière qui troue victorieusement les ténèbres, la foi fit une brusque irruption dans son âme, et l'illumina de soudaines clartés. Il redevint le chrétien qu'il avait cessé d'être. Il maudit les errements de son existence antérieure. Son ardeur de néophyte fut telle qu'il conçut le dessein d'entrer dans la Compagnie de Jésus, pour se consacrer entièrement à Dieu. Mais le pape Grégoire XVI, à la décision suprême de qui il s'en

remit, lui montra où l'appelait son devoir; et, fidèle aux conseils du Souverain Pontife, il revint se placer à la disposition du maréchal Bugeaud qui réclamait ses services.

Quelques amis, nous dit M. Roches, lui conseillaient de retrancher ou tout au moins d'adoucir ce chapitre sur Rome. Il s'est refusé à faire cette concession à ceux de ses lecteurs qui sont hostiles à l'idée religieuse, et il a bien fait. La franchise avec laquelle il a exposé les emportements de sa jeunesse lui faisaient une loi de ne pas laisser dans l'ombre cette phase de sa vie. Je sais bien qu'il faut, de nos jours, une certaine crânerie pour se dire ouvertement catholique : mais M. Roches a bravé trop souvent la mort pour ne pas broncher devant les plaisanteries de quelques doublures de M. About.

Interprète général de l'armée, M. Roches rendit au maréchal Bugeaud des services que celui-ci savait vivement apprécier. Le récit de cette période de sa carrière n'est pas le moins intéressant, et ne sera pas le moins vivement goûté. Il y raconte d'une façon saisissante la campagne du Maroc et la glorieuse bataille d'Isly.

Dans un troisième volume, nous verrons M. Roches à Tunis, à Tripoli et au Maroc. Il achèvera ainsi l'histoire de sa vie accidentée, consacrée au bien de sa patrie, et qui n'a eu d'autre récompense qu'une mise à la retraite prématurée, lors de la révolution du 4 septembre. Si le croyant n'entrevoyait un horizon supérieur aux perspectives de ce monde, ce serait bien le cas de terminer ce compte rendu par le mot qui clot les *Souvenirs d'un officier d'ordonnance*, du comte d'Hérisson : « Surtout ne vous dévouez jamais! »

LA CIVILISATION EN ITALIE, *au temps de la Renaissance*, par Jacob BURCKHARDT. Traduction de M. Schmitt. — Paris. Librairie Plon. 1885. — 2 beaux volumes in-8o. Prix : 15 francs.

Il faut une véritable abnégation à certains esprits cultivés, que leur talent pousserait à produire des œuvres originales, pour qu'ils se résignent au rôle ingrat et peu brillant de traducteurs. C'est au public à les en récompenser par ses suffrages, lorsqu'ils se sont attelés à une besogne utile et profitable, telle que celle de faire passer dans notre langue des ouvrages importants que notre ignorance, malheureusement trop générale, des idiomes étrangers, nous condamnerait, pour la plupart, à ignorer.

La *Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, de Burckhardt, est un de ces livres. M. Schmitt, professeur au Lycée Condorcet, en donne une traduction écrite dans un style excellent.

Je crois bon d'appeler l'attention sur l'intérêt tout particulier que présente cet ouvrage. Il est impossible d'étudier avec fruit notre grand XVIe siècle, sans être parfaitement au courant de l'état de la culture intellectuelle en Italie, à cette époque. En effet, au vieil esprit national, qui subsistait chez nous, vinrent s'ajouter alors

deux éléments nouveaux : l'influence italienne et celle de l'érudition. Celle-ci aussi nous arrivait de la Péninsule. Lorsque nos rudes aïeux franchirent les Alpes, à la suite de Charles VIII, leurs idées durent se trouver singulièrement déroutées au contact de cette civilisation raffinée. Ils rapportèrent chez eux les modes et le parler de l'Italie. A leur suite, la troupe des humanistes fit irruption dans notre pays.

Dans le vaste tableau qu'il a peint, Burckhardt envisage la Renaissance sous tous ses aspects. Il étudie en six parties successives l'Etat considéré au point de vue du mécanisme, le développement de l'individu, la résurrection de l'antiquité, la découverte du monde et de l'homme, la sociabilité et les fêtes, les mœurs et la religion. La place consacrée à l'examen des arts plastiques aurait cependant pu être plus considérable.

Au point de vue de l'exactitude des faits cités, je ne me permettrai guère de faire des restrictions que pour ce qui concerne l'Eglise romaine. L'impartialité en histoire est un mythe. Burckhardt, que ses préférences inclinent vers les réformateurs, ne s'appuie en général que sur les écrivains hostiles à la papauté. Il tonne contre les désordres trop réels d'une partie du clergé de ces temps troublés. Mais il parle à peine du Concile de Trente et de l'influence immense que devait avoir cette illustre assemblée sur la régénération de l'Eglise. J'aimerais à voir éplucher toute cette partie de son histoire par un abbé Gorini.

Ces réserves faites, je rends pleinement hommage à ce grand et intéressant travail et, en même temps toutes grâces dues au traducteur qui s'est donné la peine de le faire passer dans notre langue.

FRANÇOIS MIRON *et l'administration municipale de Paris sous Henri IV*, de 1604 à 1606, par A. MIRON DE L'ESPINAY. — Paris. Librairie Plon. 1885. — Un vol. in-8o. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de cet ouvrage s'est donné la tâche de faire revivre la mémoire d'un illustre homme de bien du XVIe siècle. François Miron, d'abord lieutenant civil, puis prévôt des marchands, sut, en demeurant fort bon catholique, conserver une fidélité inébranlable au roi légitime. Aussi jouit-il d'un grand crédit auprès de Henri IV, auquel il rendit d'éclatants services. En lisant le récit de son administration, le lecteur apprend à connaître les rouages de l'administration municipale de la ville de Paris, pendant les premiéres années du XVIIe siècle. Cette étude est pleine d'aperçus intéressants. Il est curieux, par exemple, de voir comment on se comporta pendant une épidémie qui ravagea la ville en 1596.

M. Miron de l'Espinay a fait preuve de réelles qualités d'historien. Les jugements qu'il porte sur les événements qui signalèrent la fin du XVIe siècle sont empreints de sagesse et de modération. Il voit juste en ce qui concerne la Ligue, le protestantisme, le procès des Jésuites, etc. Ecrite de cette façon, l'histoire est à

la hauteur de la tâche qui lui est assignée : éclairer et instruire. Aussi est-il à souhaiter que M. Miron de l'Espinay tienne la promesse qu'il fait de publier la biographie de Robert, frère cadet de François Miron. Ce sera le digne complément de ce premier volume.

MADAME DE SÉVIGNÉ, HISTORIEN. *Le siècle et la cour de Louis XIV, d'après Mme de Sévigné*, par F. COMBES. — Un volume in-8. — Librairie académique Didier, Perrin successeur.

C'est bien en effet le Siècle et la Cour de Louis XIV que Mme de Sévigné a peints dans ses lettres immortelles, avec sa vivacité, son coup d'œil et son esprit. Mais que de choses qui échappent, quand on lit ces missives, écrites à la hâte et où tout se trouve accumulé avec la verve intarissable de souvenirs récents! Si on veut reconstituer une monographie, se faire une idée exacte d'un personnage, d'un événement, d'un grand fait du règne, il faut chercher partout, chercher avec peine, chercher parfois pour ne pas trouver. Fr. Combes, si avantageusement connu par sa *Princesse des Ursins*, dont il a tracé la vie d'après les Archives de la Guerre, épargnera désormais à tous les amis de Mme de Sévigné cette recherche. Il l'a faite pour eux, et l'idée est bonne, en même temps qu'elle est mise en œuvre par une main capable, déliée et exercée. Le *cardinal de Retz*, *La Rochefoucauld* et d'autres grands frondeurs, après leur chute ; puis *Turenne et Condé*, *Colbert et Louvois*, les *princesses allemandes* et les *princesses françaises*, la *grande Mademoiselle et Lauzun*, les *femmes écrivains*, les *femmes ridicules* et les *femmes criminelles*, tout est là, formant des chapitres saisissants et merveilleux. Les fameux samedis de Versailles, et le portrait comparé de Louis XIV par Mme de Sévigné et Saint-Simon terminent la galerie.

Charles LAVENIR.